

## « Claudel, autobiographie et histoire, *partage de midi* »

Ginette Michaud

---

Numéro 26 (1), 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29449ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

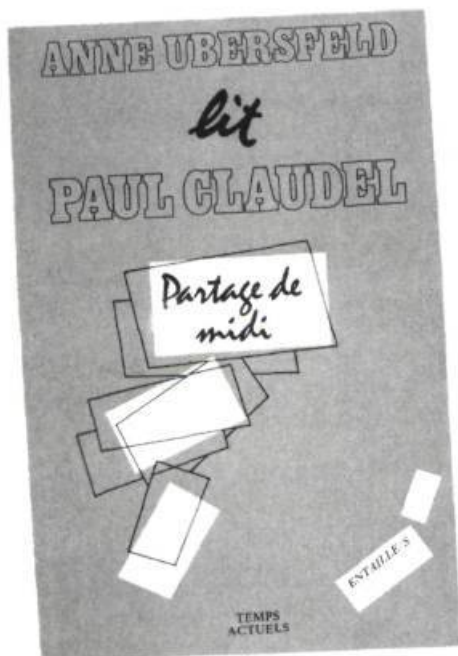
[Découvrir la revue](#)

---

### Citer ce compte rendu

Michaud, G. (1983). Compte rendu de [« Claudel, autobiographie et histoire, *partage de midi* »]. *Jeu*, (26), 144–145.

## « claudel, autobiographie et histoire, 'partage de midi' »



Essai d'Anne Ubersfeld, Paris, Temps actuels, coll. « Entaille/s », 1981, 131 p.

On (re)connait surtout Anne Ubersfeld pour son important travail critique et théorique (d'allégeance sémiotique), qui a considérablement renouvelé l'approche de la « chose » théâtrale en général, en incluant enfin dans l'analyse la représentation elle-même. La lecture du *Partage de midi* qu'elle nous donnait récemment ne laisse pas de surprendre, pourtant. Il est, bien sûr, parfaitement légitime de tenter une « entaille » (c'est le

titre de la collection) de cet « os » du répertoire classique — classique, Claudel l'est *en effet(s)*, même si chronologiquement du moins, il est notre contemporain —, et de refaire à Claudel dramaturge une modernité (cela semble d'ailleurs être le programme même des éditions des Temps actuels). L'impression partagée que nous gardons de cette lecture du *Partage* ne vient pas de ce choix, indiscutable: elle vient plutôt de ce que la lecture d'Ubersfeld, procédant elle-même d'une série de partages, divisions, scissions (entre autobiographie et histoire, entre texte et didascalies, entre espace textuel et scénique, etc.), semble, comme son objet d'analyse, « écartelée elle aussi et partagée entre des désirs contradictoires » (p. 26). Est-ce à cause de la nature malgré tout littéraire du théâtre de Claudel qui échappe au spectaculaire de la représentation, ou encore à cause de la perspective critique d'Ubersfeld qui ramène l'autobiographique et la question référentielle, par le biais de l'Histoire, au cœur de l'interprétation? Il nous semble que le travail théorique s'immobilise quelque peu dans cette lecture, quand il ne régresse pas tout bonnement, en quelques occasions, en une lecture *attendue* (voir, par exemple, la résistance de Claudel au « freudisme élémentaire », résistance trop rapidement concédée et trop énorme pour qu'elle ne marque pas l'emprise d'une certaine lecture idéologique sur le discours d'Ubersfeld, plus

que sur celui de Claudel). Paradoxalement, en déplaçant les versions, en projetant l'autobiographique et l'Histoire sur le *Partage*, Ubersfeld donne, cette fois, plus à lire qu'à voir; indice révélateur de cette tension: les représentations du *Partage* (Vitez, Barrault) qu'elle cite pourtant, sont chaque fois refoulées en notes. De même, devant le détachement apparent de l'écriture (claire, rigoureuse, démonstrative: neutre), malgré des analyses justes, parfaitement intégrées dans le cadre théorique choisi et ayant souvent portée générale (sur le rôle des didascalies, la fonction critique du lyrisme, la duplicité et l'entre-deux de l'écriture théâtrale de Claudel, son usage de la « diction-théâtre », l'échange économique et sexuel du *Partage*), on se prend à regretter, au détour des séries isotopiques ou à l'ombre du fameux carré sémiotique, que cette lecture (même convaincante à plus d'un égard: il faut le redire) ne soit pas un lieu d'exploration et de découverte, travaillant dans le vif et gardant tout son tranchant ou son mordant — ce que serait une lecture - « entaille » précisément —. Il s'agit plutôt d'une application, sérieuse et minutieuse, un peu figée, de leçons (bien) apprises ailleurs, qui retombent toutes ici, avec adresse, à *leur place*. Une lecture exemplaire, donc, dont l'effet perlocutoire est un peu le même que celui produit par Claudel: rien à redire devant la maîtrise parfaite de cette performance théâtrale.

ginette michaud



« gens du silence »

muets d'une autre langue

Texte de Marco Micone. Montréal, Québec/Amérique, coll. « Premières », 1982, 140 p.

C'est l'histoire d'Antonio, immigrant italien, de sa femme, Anna (veuve blanche pendant quelques années à Collina, en Italie, séparée de son mari non par la mort mais par les mots, le papier, les promesses) et de leurs deux enfants, Nancy (la petite Annunziata, là-bas, autrefois) et Mario, le dernier, né ici.

La pièce débute en 1959, au cœur de l'immigration italienne massive. Mais il ne s'agit pas d'une pièce d'époque. Très vite, les quatre personnages crieront leur réalité présente de déportés de l'espoir. C'est le jeu de l'exorcisme pour ces « gens du silence », ces immigrants italiens vite « ghettoïsés » dans « Chiuso » (un quartier dont le nom signifie « fermé ») par un Québec qui se présentait pourtant comme une fenêtre sur le monde nouveau. (Il faut lire le dialogue